

LEGENDES BRETONNES

PAR

Louise d'Isolé



PIERRE SAU

PARIS
AU MONSE LEMERRE - EDITEUR

LÉGENDES BRETONNES

LOUISE D'ISOLE

LÉGENDES

BRETONNES

LE LAC DE GRAND-LIEU
LE PAGE
LE CHATEAU DE MALNOE
LA SŒUR D'ALAIN DE KERGOR
JEAN KERDREL
LE FANTÔME DU LABOUREUR

Paris.— Imp. Ch. Maréchal et J. Montoir.



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
Passage Choiseul, 17

1887.



« L'évêque saint Félix fit archidiacre le glorieux
» saint Martin de Vertou, et l'envoya prescher aux
» habitants de la cité d'Herbauges, encore payens,
» lesquels ayant maltraité ce saint, en punition de ce
» péché, leur ville fondit en abîme, où de présent est
» un lac nommé de Grand-Lieu, à trois heures de
» Nantes. »

(Vie de saint Félix.)

« Dans la cité d'Herbauges ou d'Herbadilla, on
» voyait les statues en or, en bronze et en marbre de
» Jupiter, de Mars et de Vénus. »

(Vie de Saint Martin, par Albert le Grand.)

LE LAC DE GRAND-LIEU

I

CHANT DE LA LAVANDIÈRE

« Enfants, écoutez la légende
Du sinistre lac de Grand-Lieu.
Il faut que la jeunesse entende
Parler des châtiments de Dieu.

C'était une ville superbe!
On la nommait Herbadilla.
Mettez votre oreille dans l'herbe,
Sous les grands roseaux que voilà.

Distinguez-vous des cris étranges?
Mais ici, ne restez pas seul.
La Cité vit. De mauvais Anges
La retiennent dans son linceul.

Les flots l'ont prise toute vive,
En pleine fleur, en plein soleil!
Que jamais il ne vous arrive,
Chers enfants, un destin pareil.

En ce lieu tout était révolte,
Tout bon droit était opprimé;
Chacun sait que l'enfer récolte
Le grain que l'orgueil a semé.

Quand la pierre sortait de terre
Pour faire palais, murs, arceaux,
La terre criait en colère :
« — Qui donc vient m'arracher les os? »

Les grands peupliers de la ville
Voyant leur cîme remuer,
Criaient : « Pourquoi, brise incivile,
Nous forcer à te saluer? »

Les chevaux rejetaient la selle,
Brisaient les chars en grand fracas,
Et les oiseaux à tire d'aile
Fuyaient vers de plus doux climats.

De Babel on voyait sans cesse
Les hommes refaire la tour;
Remplis d'orgueil jusqu'à l'ivresse
Ils insultaient Dieu nuit et jour :

« — Nous n'avons pas besoin d'un maître!
« Nous n'acceptons aucune loi!
« Nous voulons voir et tout connaître,
« Afin d'être aussi Dieu que toi!... »

Enfin, jusqu'à des voix de femmes
Contre Dieu lançaient des défis :
« — Seigneur, tu n'auras pas nos âmes!
« Pendant que nous bercions nos fils

« Tu disais, malgré nos prières,
« A la mort de les dévorer!...
« Tu les as couchés sous les pierres;
« Nous ne voulons plus t'adorer!... »

Mais Dieu prit pitié de ces femmes
Qui pleuraient dans Herbadilla,
Et voulut convertir leurs âmes
Par saint Martin qu'il appela...

A Vertou, dans son monastère,
Reposait le bon saint Martin.
Se levant à la voix du Père
De la ville il prit le chemin.

Comme un parfum dans la campagne,
Se répandait sa sainteté.
On venait de Rome et d'Espagne
Lui demander vie et santé.

Devant le peuple, en arbre immense
Son bâton s'était transformé.
Il faisait croître l'abondance
Où l'homme n'avait rien semé.

« — Accorde, dit le divin Maître,
« A la ville d'Herbadilla
« Douze heures pour se reconnaître :
« Au bout de ce temps, détruis-la ! »

Le saint reprit, hâtant sa marche :
« Seigneur, préservez l'innocent !
« De son salut que je sois l'arche !
« Prêtez la force à mon accent. »

Voici les portes de la ville :
On y voit de chaque côté
Deux femmes d'or, aux pieds d'argile,
Aux regards pleins de volupté.

Saint Martin rencontre une bande
Qui s'en allait vers les hauts lieux,
Afin d'offrir, dit la légende,
Des dons horribles aux faux dieux !

Les hommes lancèrent des pierres,
Voulant jeter le saint à l'eau.
Les femmes, raillant ses prières,
Lui déchirèrent son manteau.

« Entrez ! » dit un homme... Il s'étonne ;
Il entre ; et voit, en hésitant,
Une femme qui semblait bonne :
Elle avait un petit enfant !

Puis l'époux et sa jeune femme,
Heureux et fiers de le servir,
Versent un vin, couleur de flamme,
Dans une coupe de saphir.

Le voyageur dit à ses hôtes :

« — Je ne puis rester en repos,
« Ou la ville, expiant ses fautes,
« Va disparaître sous les flots.

« Il me faut porter la parole
« Dans les places, les carrefours ;
« Dieu me presse et l'heure s'envole :
Adieu ! merci de vos secours. »

En parcourant cette Gomorrhe
Le bon saint recule d'horreur :
« — Venez, Dieu vous attend encore,
« Et va punir... Malheur ! malheur ! »

Rires sinistres, cris horribles,
Fauves éclairs, bruissement !
Les foules sont inaccessibles ;
Il n'y reste aucun sentiment.

L'Apôtre insiste, il veut instruire
A tout prix ce peuple endurci...
Quand la grande voix vient lui dire :
« — Laisse-moi faire et sors d'ici... »

« — Arrêtez, Seigneur ! grâce ! grâce !
« Accordez-nous jusqu'au matin ;
« L'éternité n'est jamais lasse ! »
Mais Dieu répond à saint Martin :

« — Je vais déchaîner la tempête ;
« Sauve l'homme qui t'a sauvé !
« Fuyez, sans détourner la tête. »
L'ordre n'était pas achevé

Qu'aux yeux du saint apparaît l'homme
Qui le reçut en sa maison :
« — Fuyons ! frère, fuyons Sodome,
« Voyez ce livide horizon. »

A peine y tombait la lumière,
Les nuages touchaient le sol,
Et dans le ciel noir la prière
Ne pouvait qu'égarer son vol.

« — Allons chercher ma jeune femme, »
S'écrie en s'élançant l'époux.
« — Non, non, fuyez ! Dieu vous réclame,
« Je vais la réunir à vous !... »

Déjà les grandes avalanches
De la nue ont gonflé le sein;
On dirait des cavales blanches
Qui couvrent d'écume leur frein.

Les flots furieux et la flamme
Se combattent de tout côté...
« — Où trouver cette pauvre femme? »
Se dit l'Apôtre épouvanté.

Du seuil de son palais en cendre
Il l'appelle inutilement,
Car l'effroi venait de l'étendre
Sur la terre, sans mouvement.

Il la reconnaît et l'enlève...
« — La Mort vient, il faut nous hâter! »
Et comme dans les bras d'un rêve
La femme se laisse emporter.

« — Où donc est mon fils, disait-elle? »
Saint Martin répond : « — Devant nous ..
« Fuyez! C'est Dieu qui vous appelle;
« Là-bas, là-bas est votre époux! »

Le saint se disait : « — Dans ses langes
« L'enfant est pur, et je prédis
« Que sur l'eau le prendront les anges
« Pour l'emporter au Paradis. »

Tout à coup, malgré la distance,
La mère dans l'air étouffant,
Est-ce sortilège ou démence?
Croît reconnaître un cri d'enfant!

Mais au cours du sort ordinaire,
Ne voyons pas là de défis,
Puisque, dans l'absence, une mère
Croît toujours entendre son fils.

En arrière un bond la rejette;
Saint Martin lui saisit le bras,
Et la malheureuse répète:
« C'est mon fils, n'entendez-vous pas? — »

Elle a regardé dans le gouffre!...
Les grandes eaux tombaient du ciel...
Dans l'ardente vapeur du soufre
Se tordait la jeune Babel.

« — Femme, voici l'heure dernière!
« Fuyez, obéissez à Dieu... »
Mais la femme devenait pierre...
C'est celle du lac de Grand-Lieu!

« — A vous punir, voyez vous-même
« Si les cieux semblent résolus! »
La mère dit dans un blasphème:
« — Tant mieux, je ne souffrirai plus! »

A ces mots, perdant la pensée,
Elle durcit subitement,
Et comme une tombe glacée
Elle attend là son jugement.

Cependant, près des eaux profondes
Lorsque le soir on vient errer,
Sous les grands nénuphars des ondes
Bien souvent on entend pleurer... »

Ainsi chantait la lavandière
Au milieu des petits enfants,
Battant son linge sur la pierre,
Quand ils crièrent triomphants :

« — Mais vous oubliez le pauvre homme!... »
« — Nul n'en sut jamais le destin.
Dès le soir les cloches de Rome
Avaient appelé saint Martin.

« — Je ne sais plus rien, reprit-elle,
Aux questions que je lui fis,
Mais il est un conteur fidèle!
Hélas! la guerre a pris ses fils.

« Ne lui parlez pas de la guerre;
Voyez, sa porte est là tout près.
Il a vu des savants naguère:
Il en sait long! le père Artrais. »

II

LE VIEUX PÊCHEUR

J'entrai... Pas une seule chaise,
Ni banc, ni coffre. Un peu de foin,
Sur un plancher de terre glaise,
Simulait le lit, dans un coin...

Des piquets soutenaient des toiles
Pour préserver ce lit du froid ;
Autrement toutes les étoiles
Auraient regardé par le toit.

Pourtant une faible lumière
Brillait dans l'âtre du foyer ;
Un vieillard, assis sur la pierre,
Tenait une assiette en noyer.

Deux poissons, dorés par la flamme,
Se voyaient au milieu du plat ;
Et je dis, la pitié dans l'âme :
« — Bon père, quel est votre état ? »

« — Des pêcheurs, Dieu veuille leur rendre !
Donnent à leur vieux nourrisson,
Pour faire griller sur la cendre,
Tous les jours un peu de poisson.

« L'habit qui couvre mes épaules
Est moins usé que mes vieux os ;
Avant que bourgeonnent les saules
J'espère entrer dans mon repos. »

« — Mais vous seriez dans un hospice
Logé, nourri, mieux abrité. »
« — Non, que le Ciel vous soit propice,
On ne vit pas sans liberté !

« Parlons de ce qui vous amène,
De notre beau lac de Grand-Lieu.
Je n'y vois aucun phénomène ;
C'est un des miracles de Dieu.

« Herbauges, riche, belle, heureuse,
Du Seigneur renversa l'autel.
Et pour submerger l'orgueilleuse
Ce grand lac est tombé du ciel.

« L'an passé, dans notre village,
Il est arrivé des savants,
Cherchant, creusant tout avec rage
Et demandant à tous les vents

« En quel endroit était la ville.
Est-ce Herbauges ? Herbadilla ?
Est-ce du marbre ? de l'argile ?
Le mur d'enceinte était-il là ? ...

« Ils ont tant fouillé la rivière
Que le poisson s'est retiré
Pendant une semaine entière ;
Enfin tout dans l'ordre est rentré.

« Mais jamais les savants des villes
De Dieu ne trouveront la main ;
Ils font des discours inutiles
Au lieu d'aller droit leur chemin.

« Je leur dis en cueillant des sauges :
Il vous est aisé de savoir
En quel endroit était Herbauges,
Et chacun d'ici peut le voir.

« Regardez la femme de pierre,
La femme du pont Saint-Martin,
Cherchant toujours son petit Pierre
Qui l'appelle dans le lointain.

« Ne voyez-vous pas son visage
Tourné vers les cris du berceau ?
Pourquoi donc vouloir davantage
Mettre à l'envers votre cerveau ?

« — Oh! dit l'un deux, sur l'autre rive
« On trouve, j'en suis convaincu,
« — Des pièces de Sion captive!... »
Ils n'ont point rencontré d'écu,

« Mais un morceau de cuivre antique
Plus reluisant que le soleil ;
Jamais, dans aucune boutique,
Vous ne verrez cuivre pareil.

« Aujourd'hui, nulle marchandise
Ne se trouve de bon aloi,
Et nos anciens, quoi qu'on en dise,
Faisaient tout mieux que vous et moi!

« Du temps de mon défunt grand-père
Le soleil était bien plus chaud.
Tous les jours pâlit sa lumière ;
Je crois qu'il est monté plus haut.

« Mes paroles vous semblent creuses ;
Je suis seul à me souvenir.
Ah! si nos jeunes amoureuses
Un instant pouvaient revenir!

« Vous comprendriez toutes choses,
Et vous verriez leurs yeux si doux
Vous assurer qu'au temps des roses
Le ciel était plus près de nous!

« Mais pourquoi regretter sans cesse?
Si j'ai froid dans ce triste lieu,
J'espère aller, dans ma détresse,
Me réchauffer près du bon Dieu. »





LE PAGE

Il était d'une race antique
Cet enfant, ce pauvre orphelin,
Et comme tous ceux d'Armorique
Aux tristesses sans cause enclin.

Hors du nid, avant son plumage,
Tel le vent jette l'alcyon.
Bien jeune il fut envoyé page
Chez monseigneur de Gassion.

Les connaissez-vous ces contrées,
Ce Béarn joyeux et conteur,
Ces coteaux aux grappes dorées
Où le myrthe est toujours en fleur?

Les cieux d'Espagne et ceux de France
Unis en ce riant séjour,
Semblent fuir dans l'espace immense
Pour mieux laisser monter l'amour.

L'enfant errait dans ces campagnes ;
Il n'y comptait pas un ami :
Comme la neige des montagnes,
Tout son être était endormi.

« — Monte ce coursier, jeune page ;
Je te donne la mission
D'escorter en pèlerinage
La Comtesse de Gassion. »

Il s'approche d'une litière,
Et du comte aperçoit la sœur,
Beauté splendide et printanière
Qui portait le nom d'une fleur.

C'était la Marguerite rare,
La perle de la plus belle eau.
A la couronne de Navarre
Était destiné ce joyau.

Sa voix avait mille tendresses,
Et ses yeux, aux chastes souris,
Étaient tout remplis de promesses
Comme en ont les arbres fleuris.

Il devint homme à cette vue,
Son cœur s'ouvrit dans un seul jour ;
Sous ce ciel bleu, chaud et sans nue,
Le soleil vite apprend l'amour.

L'écho parlait d'elle aux nuits closes,
Et les brises de Bizanos
Disaient ce nom charmant aux roses
Dans les frais vallons de Gélôs.

Un jour elle aima, jour d'ivresse !
Un ciel lumineux souriait
A leurs yeux chargés de tendresse ;
Mais le Gave à leurs pieds pleurait.

On entendait ses tristes ondes,
Pendant leurs propos amoureux,
Tomber dans les grottes profondes
Comme des sanglots douloureux.

Jean d'Espalogue et Gaston d'Aire
Criaient, dévorant les sentiers :
« — Madame, voici votre frère ;
Cachez-vous dans les églantiers. »

Mais l'amour n'entend que lui-même.
Le page disait à genoux :
« — Quoi ! pour porter un diadème,
Tu vas accepter un époux !

« Quand mon cœur était dans ses langes
Je criais : « — Ne t'envole pas ! »
Croyant voir en toi l'un des anges
Qui veillent sur nous ici-bas.

« Ne prends-tu pas, ô mon amante,
Pendant nos matins radieux,
Des monts la blancheur éclatante
Pour un nuage au fond des cieux ? »

« De ces collines éternelles,
Chastes et brûlantes amours,
Emportez-nous, ouvrez vos ailes !.. »
Mais le Gave pleurait toujours.

Jean d'Espalogue et Gaston d'Aire
Criaient, dévorant les sentiers :
« — Madame, voici votre frère ;
Cachez-vous dans les églantiers. »

« — Du félon emparez-vous vite ;
A mort mettez-le sans merci.
Au ravisseur de Marguerite
Poussez la dague que voici ! »

Mais bientôt s'apaise sa rage ;
On crie avec déception :
« — Ce n'est qu'un enfant, c'est le page
De monseigneur de Gassion. »

Chacun arrive et l'environne,
Et l'interroge tour à tour.
Au cri de : « — Grâce ! » on l'emprisonne
Dans le vieux donjon de la tour.

C'est la tour aux fenêtres closes
Où Gaston Phébus mit ces mots.
« Passant, touche-moi si tu l'oses ! »
Le pauvre enfant eut des sanglots.

Il lisait la fière devise
En voyant fermer sa prison.
Quand la liberté nous est prise
Mieux vaut dormir sous le gazon.

L'aiglon devient aigle en sa cage :
Ainsi grandit la passion
Dans le cœur du malheureux page
De monseigneur de Gassion.

Hélas! l'inexorable flamme
Qui sait brûler sans aliment,
Dessèche les sources de l'âme
En la dévorant lentement.

Après deux ans le jeune page
Entend tomber ces lourds verroux.
L'espérance est prompte à cet âge:
« — Ame de ma vie, est-ce vous ? »

Vers son rêve il se précipite!
« — Allez! dit un vieillard hautain,
Vous êtes libre, Marguerite
A pris le voile ce matin.

« J'ai su vaincre sa résistance
Et lui donner vocation,
En l'assurant qu'une potence
Vengerait de vous Gassion. »

Le page entend dans sa démente
Ce mot répété comme un glas:
« — Tu mens! dit-il enfin; vengeance! »
Le vieillard ne répondit pas,

Et marcha vers la plate-forme.
L'enfant en chancelant le suit,
Ainsi qu'une indicible forme
Qui traverse un songe la nuit.

Un instant, sa douleur s'efface;
Il embrasse l'immensité,
Élevant ses bras dans l'espace
Pour les remplir de liberté...

Les oiseaux s'envolaient des branches,
Semblant poursuivre leurs amours
Au delà des montagnes blanches...
Et le Gave pleurait toujours.

« — O Marguerite, Marguerite!
Tu m'appelles, je t'aperçois!... »
De la tour il se précipite
En faisant un signe de croix.

Sur le sol, sanglant il expire.
Adieu, jeunesse! adieu, beaux jours!
Et comme se brise une lyre,
L'eau du Gave pleurait toujours!

Passants, donnez à son jeune âge
Une douce compassion,
Et priez pour le pauvre page
De monseigneur de Gassion.

Dieu seul est le juge de l'âme:
Priez, ne le condamnez pas!
Songez à la première femme
Qui pleura d'amour en vos bras!



« Le duc de Mercœur, se prévalant des troubles
» qui agitaient la France, espéra se faire déclarer roi
» de la province de Bretagne dont on lui avait confié
» le gouvernement. On lui décernait même ce titre
» dans les prières publiques. L'une des premières opé-
» rations que dirigea le duc de Mercœur, fut l'attaque
» du château de Blain, qui fut pris en 1585. »

(Ed. RICHER, p. 71.)

« Antoine de Gondî vint s'établir en France au
» commencement du xvi^e siècle. Albert de Gondî a
» épousé en 1565 Catherine de Clermont, baronne
» de Retz. Cette maison a donné à l'Église deux cardi-
» naux et à Paris deux archevêques. »

(Dict. de Bouillé.)



LE CHATEAU DE MALNOË

I.

« — Viens chasser le coq de bruyère
Dans les vallons de la Noë, »
Disait à Gondi son beau frère,
Renaud, seigneur de Malnoë.

« — Non, Renaud, j'ai l'humeur trop
Je crois que le duc de Mercœur [sombre;
Trame quelque chose dans l'ombre;
J'ai peur pour vous et pour ma sœur.

« Il veut asservir la Bretagne,
Ce traître, ce prince lorrain;
Aidé de la perfide Espagne,
Il s'attaque à tout suzerain.

« Oyez du côté de la Loire.
Le tocsin sonne à pleine tour ;
C'est Buzay, dont le territoire
Est enserré par ce vautour. »

« — Si cloche branle ou torche brille
Chez le grand Prieur de Buzai,
Dit Renaud, c'est pour qu'une fille
Y jette un regard abusé. »

« — Ce sont paroles huguenottes,
Trêve, mon frère, à ces propos ;
Croyez-moi, telles anecdotes
Amènent cartel en champ clos.

« D'ailleurs, la parole est un glaive :
De mort sanglante périra
L'insulteur dont le bras se lève
Et qui d'une arme frappera. »

« — Malnoë, doublez votre enceinte,
Otez le bac de l'Acheneau ;
Prudence et soin ne sont pas crainte ;
La faucon saisit l'étourneau. »

« — S'il se mêlait de mes affaires,
Cet égratigneur de vélin,
A mes fourches patibulaires
Je le pendrais comme un vilain.

« Par aucun de mon vasselage
Passage ne sera donné.
J'ai droit de bris et de péage
Du Pellerin au Port-Launay,

« Droit de bris en paix comme en guerre ;
La chance vient aux gens de cœur.
Par les secrets d'un vieux corsaire
Je ferai couler bas Mercœur.

« Le roi, dit-on, vient en Bretagne ;
Que peut-il exiger de moi ?
A moins que Dieu ne l'accompagne,
J'ai le droit d'aller dire au roi :

« Baissez l'étendard et la lance,
Ici commence mon terrain.
Avant qu'on vous fit roi de France
J'étais seigneur du Pellerin.

« Dans Malnoë, château superbe,
Je n'ai qu'un maître, le trépas;
Permis au roi d'y couper l'herbe;
Un arbre ne se fauche pas! »

» — Mais si le roi vous embastille,
Ou vous envoie un confesseur,
Vous le dernier de la famille,
Quel sera le sort de ma sœur? »

« — La fière Jeanne, ma compagne,
N'est plus Zannita de Gondi;
Sous mon écusson de Bretagne
Regarde comme elle a grandi! »

« — En vous s'éteindra votre race,
Nul fruit ne porte encor ma sœur. »
« — Dieu fait toujours bien, quoi qu'il fasse:
Il lui faut achever la fleur. »

« Oui, c'était pour créer lignage
Qu'il mit la rose dans mon lit;
Mais il ne grave à son image
Que sur le fort et pur granit. »

Ainsi parlait à son beau-frère
Renaud, seigneur de Malnoë,
Quand apparurent gens de guerre
Dans les vallons de la Noë.

« — De Satan serait-ce une ruse,
Ou vois-je trouble en plein midi? »
Aussitôt un coup d'arquebuse
Étendit roide mort Gondi!

« — Vengeance! Enfants, à la rescousse.
Couleuvrines dans les vitraux!
Parons la première secousse!
Haut les ponts, torches aux créneaux!

« Quand tous nos gens de la contrée
Auront entouré l'ennemi,
Nous commencerons la curée
Et ne ferons rien à demi!

« Qu'on sonne la cloche d'alarme
Pour rassembler tous mes vassaux;
Que chacun de nous prenne une arme
Et nous braverons les assauts! »

On acclame sur l'esplanade
De Malnoë le fier seigneur ;
De tentative d'escalade
Le château sort avec honneur.

Jeanne a pris corselet et casque,
On la voit tout en haut des tours ;
Mieux que chêne sous la bourrasque,
Frêle fleur résiste toujours.

Chacun veut raffermir son âme,
Voulant le danger conjurer ;
Et comme un phare à l'œil de flamme
Malnoë vient tout éclairer.

Mais si l'ardeur et la vaillance
Séduisent la victoire un jour,
Ce n'est que la sage prudence
Qui se l'attache sans retour.

II

Les assiégeants font triple chaîne,
Le château tient depuis un mois ;
Mercœur dit à ceux de la plaine :
« — La faim chasse le loup du bois. »

Oui, la terrible faim moissonne
Ici comme un sombre vainqueur ;
Mais écoutez? le cor résonne :
Ouvrez au page de Mercœur.

« — Renaud, baron de Tournemine,
Seigneur de Brains, du Pellerin,
Voici la mèche de la mine
Creusée en votre souterrain.

« Pour avoir l'existence sauve,
Signez, rendez-vous à merci. »
Et Renaud, dardant son œil fauve,
Répond : « Que Mercœur vienne ici!

« Est-ce en allumant une mèche
Qu'on met fin aux luttes d'honneur ?
Voici mon gant, viens sur la brèche
Ou tu n'es qu'un lâche, Mercœur! »

Et le duc de Mercœur s'approche.
Ils se saisissent corps à corps ;
Ces deux hommes étaient de roche :
Ceux d'à présent ne sont plus forts.

Ils se battaient de franche guerre,
Couverts de sang, frappant toujours,
Quand Renaud glissa sur la terre.
Il avait faim depuis cinq jours....

Mercœur tient le pied sur sa gorge :
« — Je vais frapper ! Rends-toi, baron !
Déjà tu souffles comme forge... »
Mais de Malnoë cria : « — Non ! »

Mercœur a séparé la tête ;
Aussi bien n'eût fait le bourreau.
Il essuya, besogne faite,
Sa dague à son rouge manteau.

Laissez pleurer la pauvre femme !
Sonnez la retraite, clairons !
Et vous, cloches, sonnez pour l'âme
Du dernier fils des hauts barons !

Trois jours on marchait sur ses terres
Sans fouler la terre d'autrui.
Il est mort !... Serfs et prolétaires,
Bourgeois, manants, priez pour lui !

III

Malnoë n'est plus baronnie ;
On rase ses superbes tours.
Errante, Jeanne, la bannière,
Cherche et suit de secrets détours :

« — J'ai laissé dans mon oratoire
Mon chapelet en diamant ;
Par les âmes du purgatoire !
Je vais le trouver sûrement.

« Donné par ma famille entière,
C'est le plus riche des bijoux ;
Sa croix semble tout en lumière,
C'est le présent de mon époux !

« Mon oncle a payé d'un village
Dix perles de la plus belle eau ;
Gondi mit sa vaisselle en gage
Pour l'autre dizain du joyau.

« Le duc de Retz vendit cent chênes
Pris dans sa forêt de Princé.
Jamais, à leurs doigts, souveraines
N'ont si beaux diamants passé. »

Par le vitrail de l'oratoire
Elle est entrée. « — O mes bijoux,
Soyez-moi revanche et victoire ;
Vengeons la mort de mon époux.

« Changez-vous en puissante armée ;
Faites briller mon étendard !
Soldats, à ma voix alarmée
Rassemblez-vous de toute part ! »

.

Mais, hélas ! sous le poids du faite
Le passage s'est écroulé ;
L'air lui manque, et la nuit s'est faite ;
Jeanne a vainement appelé.

Chez la femme de forte race,
Race de domination,
Se rencontre, unie à l'audace,
La douce résignation.

« — Il est deux figures de saintes,
Dit Jeanne, en haut de mon poignard,
Mon âme n'aura pas les craintes
De rencontrer fâcheux hasard.

« Avec Catherine de Sienne
Sainte Anne est à mon corselet. »
Et la bretonne italienne
Meurt en baisant son chapelet...

IV

Celui qui m'apprit la légende
Ajouta : « — Là, sont enfouis
Dans le secret de cette lande,
Richesses, trésors inouïs.

« J'en acquis des preuves sans nombre ;
Mais éloignons-nous des buissons ;
Parfois on écoute sous ombre
D'y chercher des nids de pinsons.

« Pour mes voisins j'ai lèvres closes ;
Nous ne saurions parler trop bas.
Si j'ose vous conter ces choses,
C'est que je ne vous connais pas.

« J'ai rêvé qu'en ces plaines vertes
Qu'on nommait jadis la Noë,
Je voyais les portes ouvertes
Des souterrains de Malnoë.

« D'abord parut la pauvre dame
Avec son royal chapelet ;
On eût dit qu'une sainte flamme
L'environnait de son reflet.

« Puis j'aperçus des galeries,
Des chambres d'or et de cristal,
D'éclatantes tapisseries
Aux écussons brodés en pal ;

« Miroirs ornés de perles fines,
Grès émaillés, pleins de liqueurs,
Lits sculptés, à riches courtines,
Portant à leur chevet deux cœurs ;

« Lampadaires à brûler cire,
Brillants poignards damasquinés ;
Sur étagères de porphyre
Riches vélins enluminés ;

« Quatorze coupes d'ambre jaune
Sur un tapis couleur des cieux
Qui vaudrait bien vingt livres l'aune,
A présent qu'on aime le vieux.

« En voyant toutes ces richesses
Par instinct je tendis les bras ;
Mais deux sortes de prophétesses
Criaient : « — Tu ne les auras pas ! »

« Le jour parut : La nuit suivante
Le même songe est revenu,
Car mon esprit suivait la pente
De ce merveilleux inconnu.

« Et toujours dans ces plaines vertes
Qu'on nommait jadis la Noë,
Je rêvais aux portes ouvertes
Du vieux palais de Malnoë.

« Il existe un sorcier, à Nantes,
Qui jamais, dit-on, n'a triché,
Car il habite deux soupentes
Aux environs de l'évêché.

« Cet homme savant vous enlève
Tous vos maux comme en paradis ;
Il réalise chaque rêve ;
On le voit tous les vendredis.

« Jamais à ceux qui savent lire
On ne doit montrer ses papiers,
De même il ne faut jamais dire
Que l'on consulte les sorciers.

« Je mis mon habit du dimanche,
Prétextant la mort d'un cousin,
Et fis coudre un crêpe à ma manche
Par la femme de mon voisin.

« Puis devant le maître d'école
Je racontai l'événement.
On est toujours cru sur parole,
Quand on sait parler longuement.

« Connaissant assez bien la ville,
Sur le sorcier je tombai droit ;
Sans aucun détail inutile
Je pris mon rêve au bon endroit.

« Le devin tournait sa baguette,
Et quand il eut tout écouté
Il me dit : « — Ta fortune est faite,
« Ton rêve devient vérité.

« Donne moi treize poules noires,
« Le même nombre de chapons :
« Par eux viendront dans tes armoires
« Les richesses des hauts barons. »

« Puis le sorcier dans ses grimoires
Trouva ce que j'avais rêvé.
Il a mangé mes poules noires ;
Moi je n'ai rien encor trouvé.

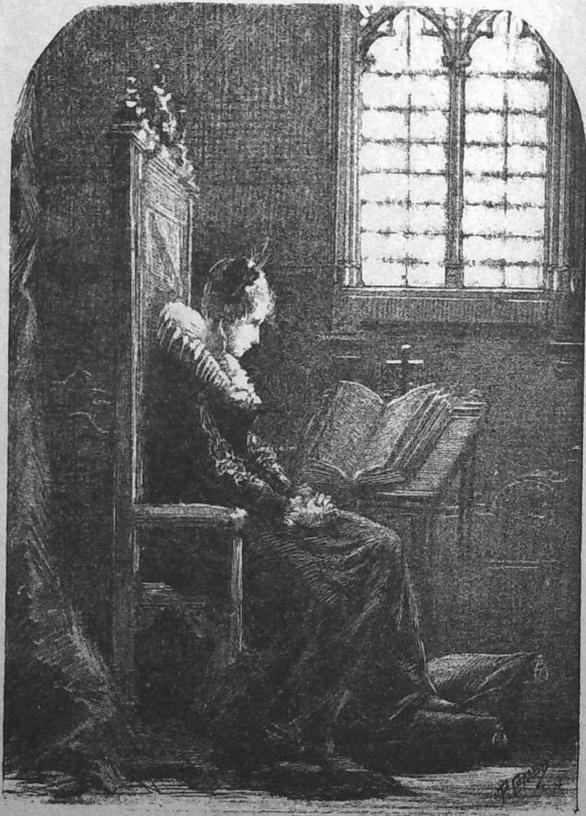
Mais il répète: « — Que t'importe!
« Dieu dit: Cherche, tu trouveras.
« Ta foi n'était pas assez forte,
« Ou tes poulets pas assez gras.

« Comme un puits ma science est creuse :
« Apporte dix poulets encor,
« Et de l'Égypte moissonneuse
« Je consulterai le veau d'or. »

« Ce veau me mit l'esprit en peine;
J'en touchai deux mots au recteur
Qui du sorcier parla sans gêne,
Comme on parlerait d'un voleur.

« Je crois cet homme fort honnête,
Cependant si le vieux palais
S'ouvre sans lui..., trouvaille faite,
Je garderai mes dix poulets. »

Et cela dit, creusant sous l'herbe,
Le rêveur cherche et fouille encor;
Mais l'Esprit du château superbe
Sait garder le royal trésor.



LA SŒUR D'ALAIN DE KERGOR

I

La lande est froide, la nuit sombre,
La brume s'épaissit encor ;
Et l'on voit errer comme une ombre
La sœur du baron de Kergor,

Comme une hirondelle attardée
Passe et repasse mille fois,
En cherchant en vain sous l'ondée
Les hôtes envolés des bois.

Elle écoute un instant, s'arrête,
Regarde au détour du chemin,
Puis revient en baissant la tête,
Le front appuyé sur sa main :

« — Voici la douzième année
Qu'ici je reçus votre adieu,
Et la fin de chaque journée,
Mon frère, me trouve en ce lieu.

« C'est là que, suivant votre trace,
Je vous ai serré dans mes bras.
Puis, immobile à cette place,
J'ai perdu le bruit de vos pas.

« Ciel! un coup de canon se tire,
Et je croyais vous voir encor...
C'était le départ du navire
Qui portait Alain de Kergor.

« Ce bruit sinistre, dans mon âme
Amena des flots de douleur,
Comme ces vagues que la rame
Va troubler dans leur profondeur.

« A l'anniversaire, un dimanche,
Revenant des vêpres le soir,
J'aperçus une forme blanche
Monter le chemin du manoir.

« Etait-ce un funèbre présage ?
Pour appeler j'étais sans voix ;
J'entendais comme un bruit d'orage
Aux quatre chemins de la croix.

« Enfin, après trois ans de peine,
D'inquiétudes et de pleurs,
Je vins commencer la neuvaine
Devant Notre-Dame des fleurs.

« Du pays c'est l'antique usage ;
Et tant que le cierge luit,
C'est, dit-on, bien mauvais présage
De rêver aux absents la nuit !

« Mais pendant toute la neuvaine,
Voyant passer le goëland,
Je cueillis près d'une fontaine
Des feuilles de l'herbe saint Jean.

« Le soir j'en parsemai ma couche,
Pour que les esprits de la mer
Ne vinssent pas d'un cri farouche
Épouvanter mon rêve amer !

« Tant que l'inquiétude assiège,
Le plus fol espoir semble un bien;
J'essayai charme et sortilège;
A présent, je ne fais plus rien.

« Mon âme s'est enfin lassée
De compter les jours révolus;
Il me passe dans la pensée
Que vous ne vous souvenez plus!

« Dieu nous créa pour être mère;
Les hommes n'ont pas notre cœur.
Il est donc possible qu'un frère
Au loin puisse oublier sa sœur.

« Que faites-vous dans ces contrées?
Qui vous retient, l'onde ou les cieux?
Des chaînes peut-être adorées,
Peut être une femme aux doux yeux,

« Des bois d'orangers, des savanes?
Peut-être, indigne d'un Kergor,
Suivez-vous quelques caravanes,
Livrant des âmes pour de l'or?

« Depuis douze ans je vous appelle!
Dans l'air parfois j'entends un glas;
Pas de lettre, pas de nouvelle!
J'ai laissé se fermer mes bras.

« Le vent jette par intervalles
De blancs flocons sur notre toit,
Et puis va souffler ses rafales
Dans les rameaux rougis de froid.

« Je ne sens plus cette froidure;
Et lorsque revient le printemps,
Pour moi dans la jeune verdure
Rien ne chante depuis longtemps!

« Je vois les lichens et les mousses
Aux vieux troncs naître sans effort,
Afin de leur rendre plus douces
Les heures qui sonnent la mort.

« Ces plantes pansent les blessures
Des pauvres arbres dépouillés,
Couvrant de leurs chaudes parures
Des bras sans retour effeuillés.

« Et moi, quand vient la saison rude,
Je sens dans le brouillard profond,
Au souffle de l'inquiétude,
Tomber les cheveux de mon front.

« Pour remplacer mes blondes tresses
Où trouverai-je la chaleur ?
Quelles ineffables tendresses
Consoleront mon pauvre cœur ? »

II

« — Je serai celui qui console. »
Dit alors une jeune voix
Avec ce doux accent créole
Qui chante et soupire à la fois.

Est-ce l'ange de la prière,
Ce bel enfant, aux cheveux d'or,
Dont la ceinture en bandoulière
Porte l'écusson de Kergor ?

Pauvre petit ! D'un long voyage
A l'Armor débarqué ce soir,
Un vieux marin de l'équipage
Le mit aux portes du manoir.

« — J'arrive d'une île étrangère ;
« J'ai joué, dormi sur les flots ;
« On dit que j'ai perdu ma mère ;
« En partant j'entendis ces mots :

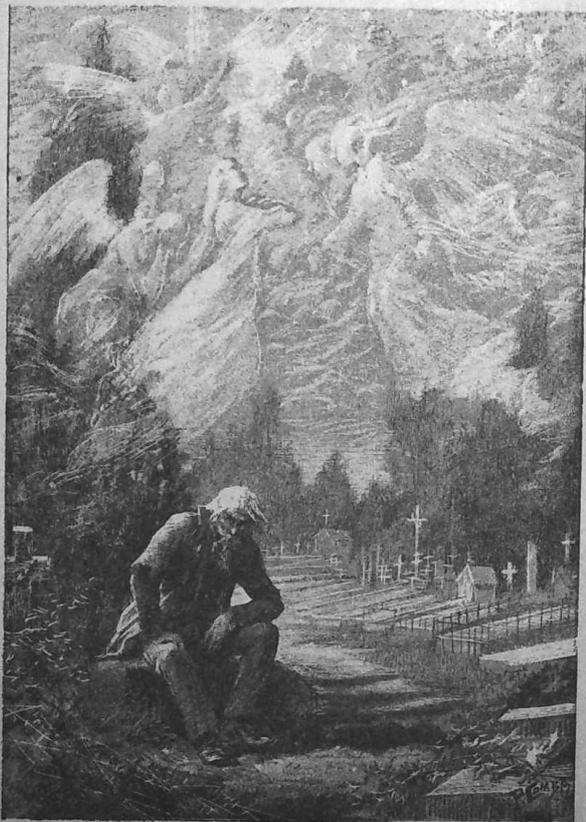
« Mon fils, celui qui t'accompagne,
« Aidé du ciel te conduira
« Dans un vieux château de Bretagne
« Où ma bannière flottera !

« Là, tu verras, me dit mon père,
« Une femme en deuil, belle encor ;
« Tu lui diras, soyez ma mère !
« Je m'appelle Alain de Kergor ! »

Elle jette un cri, la Bretonne !
Tombe sur ses genoux tremblants,
Et l'enfant hésite, et s'étonne
De sentir ses baisers brûlants.

Puis le jour se fait dans son âme :
« — C'est vous, dit-il, qui m'aimerez ;
« C'est vous, la noble et belle dame !
« Je vous reconnais : vous pleurez ! »





JEAN KERDREL

OU LE GARDIEN DU CIMETIÈRE

C'est le gardien du cimetière
Chargé de fleurs que j'aperçois.
Il passe et fleurit chaque pierre
En chantant de sa vieille voix.

Qui vous rend l'âme si contente,
Père Kerdrel, dites-moi ?
Les yeux sur la tombe béante,
Comment chantez-vous ? et pourquoi ?

« — C'est un effet de l'habitude,
Puis aussi de quelques efforts.
Mais, après tout, la servitude
Est assez douce auprès des morts.

« Pourtant, j'ai passé des dimanches
Le front dans les mains jusqu'au soir.
Oui, j'ai passé bien des nuits blanches
A force de voir tant de noir.

« C'étaient les longs sanglots de femme
Qui me brisaient dans ces temps là.
J'étais jeune et j'avais dans l'âme
Ce qui, Dieu merci, s'envola!...

« Les femmes vont échevelées,
Poussant des cris... et puis, plus rien!
Il est parmi ces désolées,
Des mères... je les connais bien!

« Les mères aux précoces rides,
Femmes aux lugubres atours,
Aux regards sombres, aux bras vides;
Celles-là reviennent toujours!

« Mais, j'aime autant voir autre chose
Et d'elles j'éloigne mes pas;
A quoi bon s'attrister sans cause?
Pour tous est la loi du trépas.

« A la saint Jean, jour de ma fête,
Tous mes enfants vinrent ici;
Car je vis seul en ma retraite,
Ne voulant prendre aucun souci.

« Il a fait de chaudes journées
Au mois de juin... C'était le soir:
Sur les tombes abandonnées
Je proposai d'aller s'asseoir.

« Ces tombeaux sont couverts de mousse;
L'herbe semble dire en rampant:
« — Puisque nul n'y vient, moi j'y pousse;
« La place au premier occupant! »

« Chacun put y choisir un siège;
L'air était encore étouffant;
Mon fils arrivait du collège
Ramenant son plus jeune enfant.

« Et tous ces petits m'embrassèrent :
« — Bonne fête, père, aujourd'hui! »
Les mères aussi s'avancèrent,
Et je me sentais réjoui.

« Ils prirent des bouquets superbes
Sur les tombeaux les plus ornés;
Ils couraient si bien dans les herbes
Que les morts les eussent donnés.

« Offrez-moi ces fleurs pour ma fête,
Mais replacez-les sous les croix.
Le plus jeune baissait la tête
Voyant saigner ses petits doigts.

« Devant ses larmes enfantines
Je me sentais triste au dedans;
La rose a toujours ses épines,
L'homme n'a pas toujours ses dents.

« Dieu semble meilleur pour les choses
Que pour nous, c'est facile à voir;
Jamais il n'effeuille les roses
En boutons... il attend le soir!

« Nous semons et d'autres moissonnent,
Devant nos yeux le jour décroît,
Et nos cheveux nous abandonnent
Dès que nos fronts chauves ont froid...

« Mon fils m'apportait pour ma fête
Du vin, ce qu'il avait de mieux.
Mais le bon vin porte à la tête,
Bien que ce soit le lait des vieux.

« Il me semblait que ma tendresse
Se réveillait, et je sentis
Vraiment une grande tristesse
Lorsque je les vis tous partis...

« J'étais seul, ma petite Berthe
Revenant m'embrasser deux fois
Avait laissé ma porte ouverte.
Je fis un long signe de croix.

« Ce signe est toute ma prière:
Il fait fuir les vaines frayeurs;
Que craindre dans un cimetière?
Les morts ne sont pas des voleurs.

« Mais j'eus des visions étranges...
Je ne sais trop si je rêvais:
Je croyais distinguer des anges
Entre les branches des cyprès.

Et ces esprits disaient aux astres :
« — S'il est d'autres cieux à remplir
Envoyez-nous quelques désastres;
Car l'homme ne veut pas mourir! »

« — Attendez, disait une étoile,
Du printemps les commencements;
Quand le vaisseau met à la voile,
C'est l'heure des recrutements.

« Préparez les champs funéraires :
Voici mars, le mois des combats;
Il moissonne les poitrinaires
Ainsi que les jeunes soldats.

« Ici, la gloire et la vaillance
Ont un asile. Un autre ciel
Est illuminé d'espérance
Pour ceux qui n'ont pris que le miel! »

« — Pourquoi, Seigneur, criaient les anges,
Fermer tant de regards si beaux?
Il est dans ces sombres phalanges
Des vieillards pour tous vos tombeaux. »

Purs esprits, ce n'est pas le Père
Qui frappe si tôt et toujours:
L'homme est libre, Dieu laisse faire:
Il est de funestes amours.

Sans voir sa robe consumée
Nulle âme ne porte le feu,
Et l'homme, ainsi qu'une fumée,
S'évanouit dans le ciel bleu!

« — Ils me frappaient comme des bombes,
Tous ces cauchemars étouffants;
Seigneur! je cours ouvrir vos tombes,
Mais n'y mettez pas mes enfants!

« Sur mon lit je me levai roide;
J'avais bien entendu trois fois!
Puis je sentis une main froide:
« — N'ayez pas peur, dit une voix.

« J'ai trouvé votre porte ouverte,
Père Jean, ne vous fâchez pas;
Vers la petite tombe verte
Je saurai diriger mes pas.

« Je vis, car l'aube était venue,
Une femme en noir s'avancer.
Cette femme m'était connue,
Je la voyais souvent passer.

« De la chasser j'avais l'envie;
On la dit folle, mais je crois
Qu'une bouteille d'eau-de-vie
A pris sa raison bien des fois.

« Enfin j'eus compassion d'elle;
Peut-être est-ce un cerveau fêlé;
Cette pauvre veuve Morelle!
Son jeune enfant est mort brûlé.

« Asseyez-vous, ma bonne mère,
Hier soir vous bûtes un peu ?
« — Oui, reprit-elle sans colère,
J'ai bu, je vous en fais l'aveu ;

« Aussi j'ai dormi la nuit pleine :
C'est désormais mon seul souhait !
Et quand le cœur a de la peine
On ne sait trop ce que l'on fait.

« Jean, le désespoir est un gouffre
Où l'âme sombre pour toujours.
Si vous saviez ce que je souffre,
Et combien j'ai pleuré de jours,

« Appelant mon enfant, mon homme,
Toujours, jusqu'à m'exténuer !
Ne faisant ni repas, ni somme,
Et pourtant, n'osant me tuer ;

« Marchant sous la pluie et la bise
Sans entendre le vent crier !...
Un soir j'entrai dans une église
Mais je ne savais plus prier...

« Et je pensais aux mains cruelles
De certains enfants qui s'en vont
Oter aux papillons leurs ailes,
Clouer la chouette au plafond,

« A leur chien couper une patte,
Au rossignol crever les yeux,
Criant de leur voix scélérate :
Voyez, ils n'en vivent que mieux !

« Dieu, me disais-je, a fait de même,
Il m'a désignée au malheur :
« — Va lui ravir tout ce qu'elle aime
Je veux la voir vivre sans cœur ! »

« Le blasphème vint à ma bouche ;
Mais je le repoussai... Non! Non!
Fuyons, allons trouver ma couche
Car le blasphème n'est pas bon.

« Rien ne put clore mes paupières ;
En vain j'asseyai de manger,
Puis je jetai comme des pierres
Tout mon pain... Pour qui ménager ?

« Alors une bonne voisine
Me fit avaler du vin vieux ;
Le front penché sur ma poitrine,
Un sommeil lourd ferma mes yeux.

« Et lorsque reviennent mes fièvres
Je viens boire un peu de liqueur ;
Puisqu'en désaltérant mes lèvres
Je verse l'oubli dans mon cœur.

« Tenez, je les vois sous la terre!...
Je ferme les yeux... mais en vain! ..
Moi son épouse!... moi sa mère!...
Jean Kerdrel... donnez-moi du vin! »

« Il restait encor sur la table
Un verre plein de jurançon :
Elle but d'un air lamentable
Comme elle aurait pris du poison.

« — Ma pensée est une torture,
Arrachez-la moi par pitié! »
Pour cette pauvre créature
Je me sentais pris d'amitié.

« Je disais, voyant ce délire,
Et la secourant doucement :
La Morelle a dû beaucoup lire,
Il n'en saurait être autrement.

« Car les livres blessent notre âme,
Les livres y mettent le feu.
La douleur vient chez cette femme
De la science et non de Dieu.

« Chacun pour porter sa pensée
Reçoit la force qu'il lui faut,
Et quand notre âme est terrassée
Cela ne vient pas de là haut!

« Mais j'ai commencé par vous dire
Que j'étais seul à la maison,
Ne voulant ni penser, ni lire,
Et n'écoutant que la raison.

« Or la raison me dit : « — Espère !
Chante du matin jusqu'au soir :
Va, tu n'as rien de mieux à faire,
Puisqu'ici tu ne peux rien voir.

« Aux jours de ton adolescence
Chante afin d'étourdir ton cœur ;
Chante aussi quand la mort s'avance
Afin de ne pas avoir peur!

« Quels détails veux-tu qu'on te donne,
Touchant ce rivage inconnu,
Puisqu'on n'a jamais vu personne
Qui de ces lieux soit revenu ?

« Laisse leur creuser la science,
Le cœur ou bien le ciel profond ;
Bientôt viendra la défaillance.
Les abîmes n'ont pas de fond.

« Allons, dis-je à la pauvre femme,
Essayez de vous consoler ;
Quand les chansons entrent dans l'âme
Le chagrin cherche à s'envoler.

« Croyez-moi, la vie a des charmes
Pour ceux qui savent oublier.
« — Non, reprit-elle dans les larmes,
Heureux ceux qui peuvent prier ! »

« Je courus vers la grande grille ;
Un superbe cercueil entra :
Clergé nombreux, riche famille,
Cortège et vibrant *libera*.

« — Vous le voyez, tout homme pense
Que de chants les morts ont besoin :
La mort est une délivrance!...
Mais la mère était déjà loin. »



LE FANTOME DU LABOUREUR

La cime des bois est gelée,
Et l'œil contemple tristement
Le sol où va choir la feillée,
Les champs de chanvre et de sarment.

Où court ainsi Jeanne la veuve ?
Elle a traversé les guérets,
Les taillis et la pièce neuve,
Les bois, les landes, les genêts.

Elle cherche depuis une heure ;
Son fils de six ans suit ses pas ;
L'enfant saute, la mère pleure :
« — Mon Julien ne t'éloigne pas.

« Mais regarde bien dans la brume
Si tu ne vois pas nos moutons.
Voici la lune qui s'allume,
Viens sur la colline, montons.

« Il est des bohèmes sauvages
Croissant comme l'herbe en tout lieu,
Qui s'en vont piller les villages,
N'y connaissant aucun bon Dieu.

« On me disait hier dimanche,
Que ces larrons au teint cuivré
Avaient volé la jument blanche
De notre pauvre vieux curé.

« Peut-être en leur rapide course
Ont-ils emporté mes agneaux;
C'était notre unique ressource.
Si ton père voyait nos maux! »

Et ses grands yeux voilés de larmes
Erraient toujours à l'horizon,
De la vallée au bois de charmes,
Des sombres rochers au gazon.

« — Dis, te rapelles-tu ton père?
Réponds, mon petit Julien.
Tu l'as vu mettre en son suaire,
N'est-ce pas, tu t'en souviens bien? »

« Pauvre homme! Il est mort à la peine,
Lui, mon premier, mon seul amour.
D'œuvres sa mesure était pleine,
Et le bon Dieu lui dit un jour :

« — Laisse ici ton fils et ta veuve.
Pour eux, je t'ai vu t'épuiser.
A leur tour de subir l'épreuve!
Viens avec moi te reposer. »

« Il entendit l'ordre du maître,
Et la mort le prit sans douleur.
Puisses-tu ne jamais connaître
Ce qu'a souffert mon pauvre cœur! »

« — Je vous consolerais, ma mère:
Embrassez-moi, ne pleurez pas.
Voyez comme la lune est claire,
J'aperçois des moutons là bas. »

« — Oui, c'est un troupeau, sur mon âme,
Dit la veuve en se retournant. »
Aux côtés de la pauvre femme
L'enfant se serre en frissonnant :

« — Voyez le berger qui le mène...
Oh ! quelle ombre ! quelle blancheur !
Mère, on dirait l'ombre d'un chêne :
C'est lui ! C'est mon père, j'ai peur ! »

C'était bien la forme d'un homme,
Et les moutons, fuyant devant,
Semblaient poussés par le fantôme
Comme les feuilles par le vent.

D'un bond Jeanne se précipite
Vers celui qu'elle avait aimé :
« — Est-ce bien toi, toi, dis-moi vite,
Toi que la tombe a renfermé ?

« Dans la joie ou dans la souffrance,
Pierre, mon Pierre, emporte moi !
J'ai trop souffert de ton absence !
Maintenant je pars avec toi.

« Si tu savais toutes mes peines !
Mon bien, mon trésor, mon époux !
Dis à Dieu que tu nous emmènes...
Qu'il ait enfin pitié de nous ! »

« — Jeanne, je ressens ta tristesse ;
Vois, tes pleurs mouillent mon linceul ;
Sur vous deux je veille sans cesse.
Courage ! ton cœur n'est pas seul ;

« Les morts conservent la mémoire.
Voici tes agneaux ; mais hélas !
Je suis encore en purgatoire...
Au ciel le péché n'entre pas.

« Je dois ma dernière faucille
Au forgeron de notre bourg,
Et sitôt que sa forge brille
Dans mes veines la flamme court.

« Dès que chantera l'alouette
Va le payer fidèlement.
Tu m'entends, acquitte ma dette. »
Jeanne dit : « — J'en fais le serment !

« Mais reste encore un peu, mon homme.
Avant d'entrer dans ton repos. »
Ses mains passaient dans le fantôme,
Comme les rayons dans les flots.

Tous les deux ils vont en silence;
Leur ferme est au bas du coteau;
Devant eux leur enfant s'avance
Pour ouvrir l'étable au troupeau.

L'époux n'est plus là!... Mais l'aurore
A tout à coup rougi le ciel.
Et Jeanne en vain répète encore
Un suprême et dernier appel :

« — Reviens, la nuit n'a plus de voiles,
Mon cœur, mes yeux sont agrandis!... »
Mais Pierre a suivi les étoiles
Dans les jardins du paradis.

La forge aussi s'allume et brille.
Le forgeron laborieux
Reçoit le prix de sa faucille
Avec des larmes dans les yeux.

Un chant s'élève, l'alouette
Vient de passer comme un éclair.
Le cœur de l'épouse est en fête
Et s'envole dans le ciel clair.

